

Dépouillement de Registres Paroissiaux

Quand on parle de la faïencerie de Toul, on pense toujours à la faïencerie de Belle-Vue créée en 1756 ou 1758 suivant les auteurs.

Dans son livre "Les poteries et les faïences françaises", Monsieur Lesur écrit : "La faïencerie toulaise était située dans un faubourg de la ville, à Belle-Vue ou Ban-de-Toul ; le François la fonda en 1758 ; Charles Boyard et François Boyer en étaient les propriétaires en 1771.

Il faut aujourd'hui rétablir la vérité. L'origine de la faïencerie de Toul est antérieure à 1758 et son berceau se situe au Bois-Le-Comte qui dépendait de Domgermain ; elle y fut créée par des transfuges de la faïencerie de Champigneulles. Pour comprendre l'immigration de ces derniers, il nous faut remonter quelques années en arrière et nous rendre dans la cité de la bière.

Le livre de Monsieur Lucien Geindre sur l'histoire de Champigneulles nous apprend que la création d'une faïencerie y fut autorisée par lettres patentes en 1712. On y employa notamment à l'origine :

- les *Chambrette*, venus de Dijon en passant par Montpellier ;
- *Gilbert Bernard*, *François Cartier* (ou Quartier) et *Joseph Bondieue* (ou Boudière), tous trois d'origine inconnue ;
- *Jean-François Chicaneau*, peintre en faïence, venu de Saint-Cloud en passant par Waly ;
- *Joseph Frappat* (ou Frappart) peintre en faïence, venu de Marseille en passant par Waly ;
- à qui il conviendrait d'ajouter les *Jude*, les *Rocher* (ou Rochet) et *Claude François*.

En 1732, un différend opposa Jean Lavocat, alors maire de Champigneulles pour le Comte de Fontenoy, aux faïenciers qui prétendaient être exonérés de taxes et d'impôts. Ce conflit dura jusqu'en 1738, époque à laquelle Antoine Lavocat succéda à

son père dans la charge de maire ; on comprendra aisément son intérêt pour les faïenciers lorsqu'on saura que son épouse était née *Claudette Chambrette*. La faïencerie reprit alors une certaine activité avec la participation de *Jacques Chambrette* qu'on avait rappelé ; on y retrouva *Gilbert Bernard*, de 1739 à 1742, mais tous les autres avaient disparu.

On peut trouver la preuve de la bonne entente qui régnait alors entre maire et faïenciers dans le registre paroissial de Champigneulle : lorsque Nicolas Vautrin, présumé faïencier, épouse Marguerite, la fille de feu Joseph Boudière, le 19 septembre 1748, les témoins sont Antoine Lavocat et Jacques Chambrette dont on peut voir, côte à côte les deux signatures.

Le 21 juin 1750, Claudette Chambrette, l'épouse d'Antoine Lavocat meurt : son décès entraîne le départ de Jacques Chambrette qui retourne à Lunéville. Il sera remplacé à Champigneulle par Nicolas Quijoux (ou Quijoux) accompagné de son fils Jacques (dès le 21 juillet 1750, ce dernier est parrain de Françoise, fille de Nicolas Vautrin et de Marguerite Boudière).

La reprise de la fabrication n'eut pas le succès escompté ; fait plus grave, Nicolas Quijoux mourut le 23 janvier 1752. Le 20 juin de cette même année, Jacques Quijoux se marie à Champigneulle avec Marie-Jeanne Louis, originaire de Seuzey (Meuse). De leur union naîtront à Champigneulle trois enfants :

- le 15 août 1753, Anne, décédée le 19 septembre ;
- le 14 octobre 1754, Antoine, dont le parrain sera Antoine Lavocat ;
- le 2 juin 1756, Marie-Anne, dont le parrain sera également Antoine Lavocat.

Après 1756, sans doute en raison de la fermeture de la faïencerie, la famille Quijoux quitte Champigneulle pour Rambervillers où Jacques mourra le 19 janvier 1763.

Revenons maintenant à l'année 1732 et au conflit évoqué plus haut. Refusant de payer taxes et impôts, les faïenciers cessent le travail ; on ferme la faïencerie et tout le monde se disperse :

- les *Chambrette* partent pour Lunéville ;
- *François Quartier* va créer sa propre faïencerie à Montigny-les-Vaucouleurs ;
- *Jean Jude*, peintre en faïence, l'y rejoindra ;
- *Jean-François Chicaneau* disparaît ainsi que *Joseph Frappat* dont on retrouvera la veuve à Ville-sur-Cousances (Meuse) où elle meurt en 1733 âgée de 56 ans ;
- En juillet 1736, à l'occasion de la naissance de sa fille Chrestienne, *Gil-*

bert Bernard est signalé à Toul où il habite au faubourg Saint-Epvre (en 1739, il rejoindra Champigneulles) ;

- Quant à *Joseph Jude*, né à Champigneulles le 24 avril 1717 et dont la marraine fut *Claudette Chambrette*, on le retrouvera en 1741 à Marseille où il est installé à son compte ;
- Mais *Claude François* ? . . . et les *Rochet* ?

Nous les retrouverons dans le Toulinois, plus précisément à Domgermain à partir de 1742. Qu'ont-ils fait pendant ces dix années ? Il semble qu'ils ne se soient pas quittés car *François Rochet* nous arrive marié à une fille de *Claude François* (*Anne-Marie*, née en 1716 à Champigneulles).

Le 20 juin 1739, on a enregistré sur le registre paroissial de Domgermain, la naissance d'une petite *Jeanne*, fille d'un certain *Louis Brusselet*, tuilier, demeurant au Bois-le-Comte ; c'est la dernière fois qu'on y trouvera cette famille et même cette profession. Par contre, sur ce même registre, figurent dès septembre 1742 :

- *Jean Humbert*, maître-faïencier, demeurant au Bois-le-Comte ;
- *Claude François*, maître-faïencier du Bois-le-Comte ;
- Le nom de *François Rochet*, maître-faïencier au Bois-le-Comte, ne paraît qu'en 1745.

Ces constatations permettent d'affirmer qu'entre juin 1739 et septembre 1742, pour des raisons qui nous sont inconnues, la tuilerie a disparu pour faire place à une faïencerie.

Si *Jean Humbert* n'est pas resté longtemps au Bois-le-Comte, où il fut remplacé par *François Rochet*, *Claude François* y restera jusqu'à sa mort (29 juin 1747). Au décès de *Claude*, son fils *Charles* lui succède avec le titre d'entrepreneur de la faïencerie de Bois-le-Comte.

- En 1751, Domgermain voit passer *Nicolas François Maistre*, mouleur en faïence.
- En 1752, *Nicolas Boulanger*, tourneur en faïence et gendre de *Claude François* (il a épousé sa fille *Madeleine*) y est témoin au mariage de *Jean Murer*, qu'on dit originaire de *Vitrine* ?? (diocèse de Metz). On le dit alors demeurant à la faïencerie du Bois-le-Comte depuis un an (à quel titre ??)
- En 1753, on y enregistra l'arrivée de deux mouleurs en faïence : *François Marchal* et *Georges Clain* (ou peut-être *Klein*) qui ne resteront que quelques années à Domgermain (en 1758, *François Marchal* habitera Rambervillers).

Nicolas Boulanger abandonne rapidement le métier ; dès 1754, on le dit marchand-faïencier ; peut-être avait-il été délégué par la famille pour commercialiser la production du Bois-le-Comte.

Ouvrons en passant une petite parenthèse pour signaler que *Charles-Claude François*, le propre frère du nouveau maître de Bois-le-Comte, est dans le même temps maître-faïencier à Montigny-les-Vaucouleurs ; il y mourra subitement en 1766.

En 1760, on note à Toul la présence assez brève d'ailleurs, d'un certain *François Bernard* alors qualifié de marchand. Ce patronyme est trop répandu pour être affirmatif ; mais on peut se demander si ce n'est pas un enfant de Gilbert Bernard. Celui-ci a, en effet, un fils prénommé François et né à Champigneulle en 1739 qu'on retrouvera successivement marchand-faïencier aux Islettes en 1765 puis maître de la faïencerie des Islettes - Bois d'Epense dès 1767. Le rapprochement est tentant d'autant que les Bernard et les François se sont connus à Champigneulle et que, par la suite, plusieurs Bernard seront en rapport avec la faïencerie toulousaine. C'est, par exemple en 1764, le mariage à Toul de Catherine Bernard, fille de Gilbert avec Nicolas Prévot, veuf et maire du faubourg Saint-Epvre (celui-ci mourra en 1766 à la faïencerie des Islettes).

En 1765, on note l'arrivée à Toul (paroisse Saint-Amand) de *Joseph Michel*, mouleur en faïence venant de Rambervillers où il a épousé Anne Bernard (une autre fille de Gilbert).

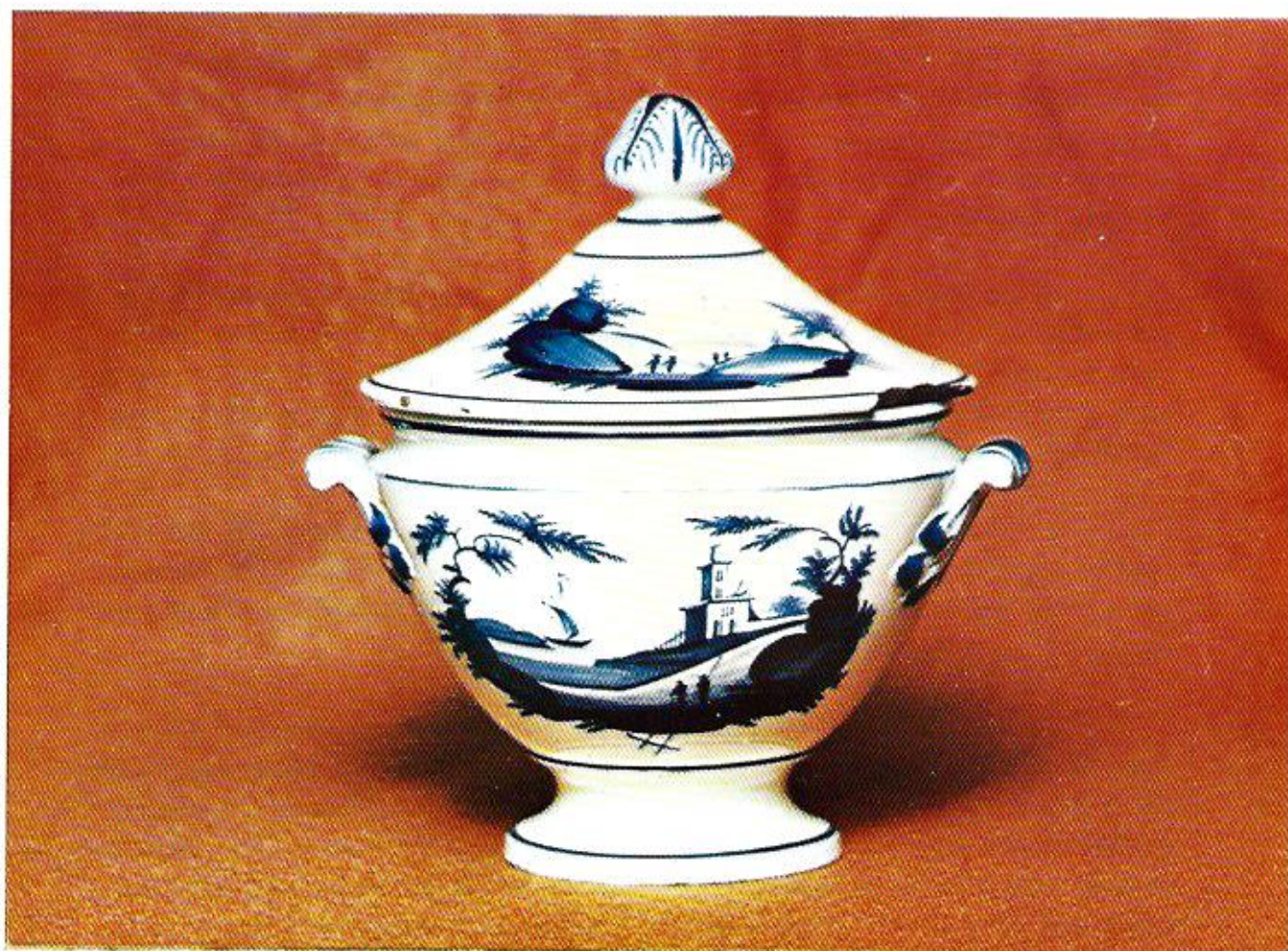
En 1766, toujours à la paroisse Saint-Amand, on trouve 4 nouveaux faïenciers : *Jacob* ou *Jacques Belain*, *Philippe Jacques*, *François Rochet* (fils de François) et *François Delattre* (celui-ci est natif de Rigny-la-Salle et a épousé une fille de François Rochet).

Une remarque s'impose dès à présent : de 1742 à 1753, les faïenciers habitaient Domgermain ou Le Bois-le-Comte ; à partir de 1765, ils demeurent à Toul. Ce changement de résidence confirme l'abandon de l'atelier du Bois-le-Comte et la création de celui de Bellevue : cette période encadre, en effet, la date de 1758, avancée par Lesur.

Le 21 novembre 1773, *Charles François* meurt à Toul (paroisse Saint-Amand) lui aussi avait quitté Bois-le-Comte. L'acte de décès le dit alors "*ci-devant propriétaire de la faïencerie de Bellevue*" ; cette mention confirme la vente antérieure de son entreprise à Charles Boyard et François Boyer. On a prétendu que cet abandon avait été rendu nécessaire par de mauvaises affaires ; mais, si on tient compte de son âge relativement peu élevé lors de son décès (45 ans) il semble plus logique et surtout plus charitable d'en rendre responsable une santé déficiente.

Ces débuts de la faïencerie de Toul, qu'on peut appeler la *période François*, ne furent guère brillants ; l'entreprise resta toujours une exploitation artisanale et quasi

Bouillon (Musée Lorrain)
Décor en camaïeu bleu
Hauteur : 173 mm
(Cliché Le Reporter — Toul)



familiale réunissant tout au plus une douzaine de personnes. C'est sans doute pour cette raison qu'on a tendance à l'ignorer ou à la négliger ; pourtant n'est-elle pas l'indispensable sauveur sur lequel un greffon lunévillois donnera l'arbre florissant qu'est la période Bayard.

Venant de Paris, où il était encore en 1759, *Charles Bayard* est passé par Lunéville où il fut successivement commis en 1762, contrôleur en 1763 et directeur de la manufacture Chambrette en 1770. C'est un administrateur tout comme son fils Martin qui l'accompagne. Son beau-frère, *Nicolas Demangeot* né en 1732 à Rosières-aux-Salines viendra bientôt les rejoindre. Bien qu'il passe tout le reste de son existence à la faïencerie de Toul, on ne l'y traitera jamais de faïencier mais toujours de manœuvre ou d'ouvrier. Par contre, ses deux fils *Claude* et *Nicolas* seront tourneurs en faïence et leur descendance comptera de nombreux faïenciers ; leur sœur Anne-Marguerite épousera *Benoit Géhin*, peintre en faïence originaire de Lunéville, qui travailla à Toul puis aux Islettes.

Le copropriétaire *François Boyer* vient lui aussi de Lunéville, mais on ne sait rien de lui ; peut-être était-il le technicien alors que les Bayard étaient les financiers. Son fils, *Guillaume Boyer*, tourneur en faïence, l'a accompagné à Toul ; mais, peu après le décès de son père survenu en 1774, il quittera la ville laissant les Bayard, maîtres de l'établissement.

L'acte de vente de la manufacture François porte la date du 1^{er} mai 1771 ; mais les acquéreurs n'eurent l'autorisation de l'exploiter que le 13 mai 1773. Par nouvelles lettres patentes en date du 13 août 1773, la faïencerie fut érigée en manufacture royale.

Dès 1773 Charles Bayard achète un vaste terrain pour agrandir l'usine et loger son personnel. De l'équipe François, il ne reste plus guère que *Victor Joseph Othelin*, peintre en faïence arrivé en 1766 et qui restera fidèle à Toul jusqu'à la fermeture de 1802 ; on le retrouvera plus tard à Epinal où il mourra le 1^{er} juillet 1813. *Jacques Bernard*, encore un fils de Gilbert travailla quelque temps avec les Bayard ; mais, sans doute pour des raisons de santé, il quittera la manufacture pour faire le commerce de la faïence ; il mourra à Toul le 3 février 1786.

Les nouveaux maîtres de Bellevue veulent à l'instar de la manufacture Cyflé à Lunéville se lancer dans la fabrication de statuettes. Pour ce faire, il leur faut des modeleurs :

- Dès 1773, on trouve chez eux *Joseph Dubois* modelleur, né à Lunéville mais qui semble venir de Rambervillers ; il ne restera que quelques années à Toul et dès 1786, il sera signalé à Epinal.
- En 1778, arrive un autre modelleur : *Jean Bernard Wurtzbacher* originaire du Wurtemberg. Ancien réparateur à Lunéville, où il travaillait en 1774, il resta peu de temps à Toul. On le retrouvera par la suite à Niderviller toujours qualifié de modelleur mais appelé *Jean Bernard* (il est à supposer qu'il a volontairement abandonné un nom jugé trop germanique par ses compagnons).
- En 1779 voici *Nicolas Remy*. Après avoir été "premier réparateur" chez Cyfflé, de 1773 à 1778, il travaille à Toul comme modelleur et réparateur de figures puis disparaît en 1789.
- Pour mémoire, ajoutons *Jean-Pierre Laurent* qui n'est cité qu'une seule fois à Toul en 1780.

Les peintres en faïence furent nombreux, mais la plupart ne firent que passer.

- *Barthélémy Laumont* (sans doute né à Lunéville). Arrivé à Toul en 1774, il travaille aux Islettes en 1781.
- *Jean ou Joseph Vaultrin* (ou Vautrin), né à Champigneulle le 13 septembre 1749 est à Bellevue dès 1775 mais disparaît après 1790.
- *Claude-Joseph Mansiot*, dont le beau-frère est commis à la faïencerie, y travaille en 1778 mais il meurt en 1779.
- *Sébastien Vaudrion* (ou Vaudrillon) sans doute originaire du Toulousain est cité à Bellevue de 1774 à 1784, puis, on le retrouve aux Islettes où il meurt en 1788.
- *Pierre Boncœur*, né à Lunéville, travaille à Toul de 1775 à 1789 mais dès 1793 on le signale aux Islettes.
- *Jean-Charles Blaise*, venu sans doute d'Epinal, est à la manufacture de 1779 à 1783 ; ensuite, il travaille aux Islettes.
- *Anne Dupré*, originaire de Rambervillers est citée à Bellevue en 1779-1784 et 1792 (cette année-là, on le dit peintre en réverbère). Dès 1799, il est aux Islettes où les Dupré, père et fils, feront la renommée de la manufacture du Bois d'Epense.
- *Benoit Géhin* né à Lunéville est à la fois le gendre de Nicolas Demangeot et le neveu de Charles Bayard. Il travaille successivement à Sinceny en 1784, puis à Toul de 1786 à 1791 et enfin aux Islettes à partir de 1798.
- *Nicolas Guise* est de passage à Toul en 1790 et 1794.
- *Nicolas Le Blanc* dont la femme née Anne-Marguerite Bayard pourrait être une parente du propriétaire de Bellevue, n'est cité qu'une fois en 1781.
- *Etienne Gobin* dit Dubuisson né à Lunéville travaille successivement à Montigny-les-Vaucouleurs en 1778, Lunéville en 1780, Toul en 1785 et 1786. On le trouve dès 1787 aux Islettes où il mourra en 1790.

Mouleurs et tourneurs en faïence furent aussi peu fidèles que les peintres. Parmi les mouleurs, nous avons relevé :

- *Nicolas Fleurant* (ou Fleurand) venu de Lunéville où il est cité en 1771, il travaille à Toul de 1776 à 1780.
- *Joseph Hidoux* (ou Idoux) né à Rambervillers, gendre de Joseph Bernard, fils de Gilbert (encore). On trouve Hidoux à Toul de 1776 à 1779, puis aux Islettes où il rejoint son oncle François Bernard.
- *François Hoffmann* est à Toul de 1774 à 1784, puis il disparaît.
- *Pierre Ernst* cité à Bellevue dès 1779, n'y est plus en 1792.
- En 1787, on voit passer *Albert Ernest Carette*.
- En 1787 et 1788, c'est *Jean-Christian Helm* natif de Berlin-Charlottenburg
- *Nicolas Blaise*, cité à Toul de 1787 à 1794 se retrouve à Lunéville à 1803.

Passons aux tourneurs en faïence :

- *Claude Merciol*, né à Froville, près de Bayon, en 1754. Il vint à Toul en 1775 avec son père Dominique qui fut manœuvre à Bellevue et y mourut le 30 janvier 1784. Claude resta à Toul jusqu'à son décès qui survint le 14 octobre 1806. Dès que ses fils furent en âge de travailler, il les fit embaucher à la manufacture.
- *Jacques Bertrand* est à Toul en 1775 et 1776, puis à Lunéville de 1778 à 1780 ; il revient à Toul de 1781 à 1783 et part pour les Islettes où on le trouve dès 1785.
- *Nicolas Valette* né à Echeney (Haute-Marne). Présent à Toul dès 1775, il y restera jusqu'à sa mort le 21 août 1804.
- *Dominique Brus* (ou Debrus) né à Montigny-les-Vaucouleurs vers 1740. Son père Alexandre, également tourneur en faïence, était originaire du diocèse de Castres. Dominique est à Montigny-les-Vaucouleurs en 1764, à Toul en 1783 et 1787, et de nouveau à Montigny-les-Vaucouleurs en 1801. Finalement, il viendra mourir à l'Hospice de Toul, le 9 décembre 1818.
- *Nicolas Labarre* n'a pas de chance, arrivé à Toul en 1786, il y meurt le 7 mars 1787.
- *Claude Gérard* passe à Toul en 1791 et 1792 ; dès 1794, il est à Montigny-les-Vaucouleurs où il mourra en 1805.
- *François-Antoine Anselet* et *Jean Maujean* sont cités à Toul en 1788.
- *Nicolas Demangeot* (le frère de Claude) n'est cité qu'en 1793.

D'autres ouvriers travaillèrent également à Bellevue, mais leur qualification n'est pas indiquée clairement sur les registres paroissiaux où on les dit : ouvrier faïencier, ouvrier en faïence, faïencier, ouvrier à la manufacture, etc... (certains sont dits manœuvres)

Parmi ces indéterminés, il faut citer :

- *Nicolas Vaultrin* (ou Vautrin) originaire de Champigneulle où comme nous l'avons vu plus haut, il eut pour témoin à son mariage Jacques Chambrette et Antoine Lavocat. Il a travaillé à Champigneulle de 1748 à 1756, puis, à Lunéville, en 1761 et 1763. Il semble être arrivé à Toul vers 1775 avec son fils Joseph, le peintre en faïence. Il ira finir ses jours à l'Hospice de Lunéville où il mourra le 2 juin 1792.
- *Jean Mansuy-Pierrot* mérite une mention spéciale, car il appartient à une grande famille de faïenciers. Lorsqu'il est né à Montigny-les-Vaucouleurs, son grand-père Mansuy-Pierrot était maître de cette manufacture ; son père Jean Pierrot (1712-1786) était un peintre en faïence ; son frère Dominique Pierrot épousa en 1770 Lucie Pasquier, veuve de Claude Carpentier, fils de Jacques-Henry Carpentier, le fondateur de la manufacture de Waly. Jean Mansuy Pierrot, après avoir débuté à Montigny-les-Vaucouleurs, accompagna son frère Dominique à Waly, mais revint bientôt à Montigny-les-Vaucouleurs où en 1778, on le qualifie de peintre en bleu. Après un court passage à Toul en 1783 (naissance de son fils Joseph), on le retrouvera à Waly où on le dit tourneur en 1785 et peintre en 1787 et 1788 ; il mourra cette même année à Waly.
Lorsqu'il travailla à Bellevue, fut-ce comme peintre ou comme tourneur ? Rien ne nous permet de trancher ; cependant on peut aisément avancer la cause probable de son séjour à Toul. Sa femme, native de Domgermain attendait alors un bébé ; elle aura sans doute voulu être près de sa famille pour le temps de naissance.
- *Christophe Blaise*, frère du peintre Jean-Charles Blaise, travaille à Bellevue en 1794-1795 et 1800 ; dès 1805, on le trouve à Lunéville où il meurt le 24 avril 1826.
- *Nicolas Florentin* arrivé à Toul en 1789 et y meurt la même année.
- *Joseph Ménil* aura le même sort en 1782.
- *Edme Bertrand*, dit faïencier en 1794, est marchand de meubles dès 1796 et cafetier en 1801. S'agit-il d'une reconversion due à la crise de la faïencerie ou y-a-t-il eu une erreur de la part du greffier sur l'acte de 1794 ? Là encore, toutes les suppositions sont permises.
- On cite encore *Claude Othelin*, le fils du peintre en 1795, *Jean Richard* en 1796, *Pierre Boule* en 1800 et *Thomas Merciol* en 1803.

Les enfourneurs méritent une mention spéciale, en raison de leurs responsabilités ; un feu mal conduit et toute une fournée part pour le dépotoir.

Nous avons pu relever dans cette branche :

- *Thomas Valtier* (ou Vautier) enfourneur en 1780 et décédé le 2 avril 1785.

- *Antoine Casse* originaire de Cahors (ou de Normandie). Il est enfourneur en 1785, sans doute en remplacement de Thomas Valtier, mais en 1794, on le dit employé. Il mourra à Toul le 28 mai 1802.
- *Jean-Michel Vallier* (ou Vayer) est enfourneur de 1780 à 1787, puis disparaît.
- *Jean Audibert* (ou Audebert) est manœuvre à Toul en 1778 et 1780, puis aux Islettes dès 1783. En 1789-1790, il est enfourneur à la manufacture du Bois d'Epense, puis revient à Toul, comme enfourneur en 1790 et 1800.

La liste des enfourneurs est certainement incomplète ; certains d'entre eux ont pu n'être déclarés que comme ouvriers faïenciers.

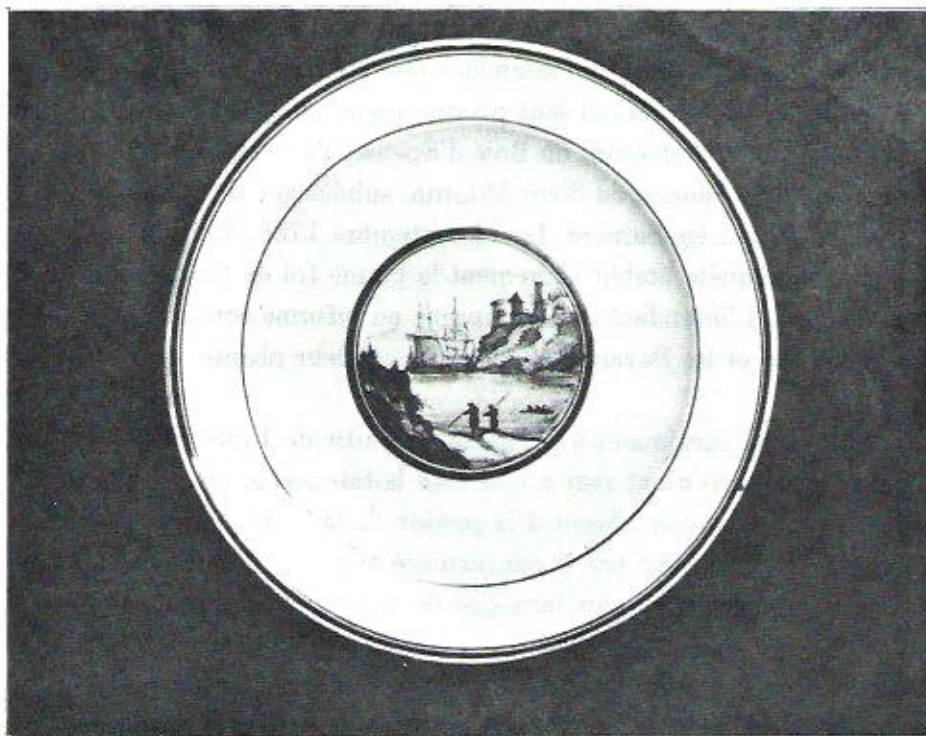
Il faut reconnaître que l'étude des registres paroissiaux ne permet pas d'établir d'une façon précise l'importance et la qualification du personnel d'une manufacture. Ne figurent sur les registres que les personnes ayant participé à un acte d'état civil (ou comme acteurs ou comme témoins). Il est évident que le nombre des noms qu'on peut y relever est toujours inférieur aux effectifs réels du personnel ; néanmoins cette étude permet de certifier la présence des gens figurant sur les actes et ce, au moment de leur établissement.

Il semble cependant que, pendant la période la meilleure, l'effectif total de l'usine n'ait pas dépassé la centaine d'ouvriers.

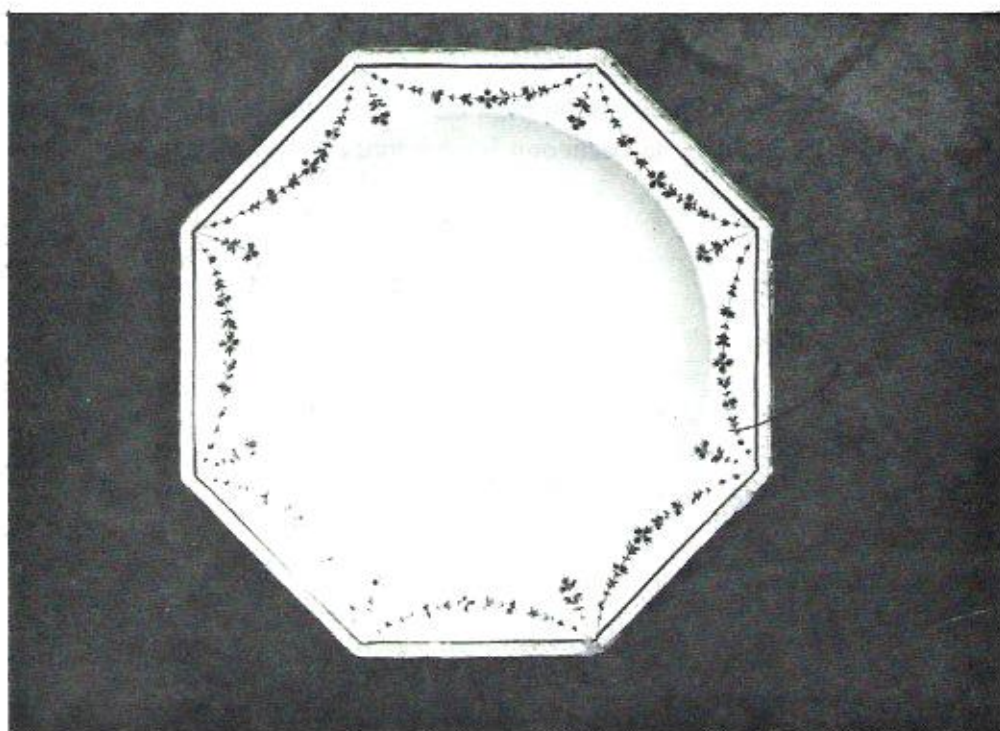
La période "Bayard" s'étendit de 1773 à 1803. Avec le concours, plus ou moins établi de Cyfflé, on y fit des statuettes blanches ou en émail polychrome dès 1773 et probablement jusqu'en 1789. Dès le début, on y exécuta aussi de la vaisselle décorée au grand feu, puis vinrent les jolis paysages sur terre de pipe avec émail plombifère et les services courants avec leurs décors floraux.

Après un bon départ, la situation commence à s'assombrir dès 1780, sans doute en raison d'une mauvaise gestion. Le personnel, conscient de la précarité de l'emploi, se pose des questions ; certains ouvriers, imitant les rats qui fuient le bateau avant le naufrage, vont chercher un travail stable dans d'autres faïenceries.

Cet état d'insécurité est mis à profit par François Bernard, le propriétaire de la manufacture des Islettes - Bois d'Epense, qui cherche à renforcer la renommée de son établissement. Son frère Jacques, établi marchand faïencier à Toul, est chargé de l'opération ; par son entremise, plusieurs ouvriers de Bellevue prendront le chemin des Islettes en 1785 et 1786. Pour les décider à partir, on leur a fait une avance d'argent et on a payé leur déménagement ; cette pratique, assez discutable, était alors d'un



Assiette :
Décor en camaïeu brun
dans un cartouche central
Diamètre : 222 mm (Musée Lorrain)
Marque Bellevue
Cliché Le Reporter — Toul



Assiette octogonale à décor de brindilles
Largeur : 212 mm (Musée Lorrain)
Cliché Le Reporter — Toul

usage courant dans cette profession. Ces départs ne font pas l'affaire de Bayard ; en août 1786, ils se plaignent du procédé auprès de l'intendant de Metz dont ils dépendent. En date du 28 août 1786, celui-ci transmet leur plainte à son collègue l'intendant de Champagne dont dépend la manufacture du Bois d'Epense. Par lettre du 30 août 1786, celui-ci l'informe qu'il a ordonné au Sieur Mouton, subdélégué de Sainte-Ménéhould, de faire une enquête chez les Bernard. Le 14 septembre 1786, Mouton rend compte de sa mission : son enquête établit clairement la bonne foi de François Bernard et des ouvriers transfuges. L'intendant de Champagne en informe son collègue de Metz le 21 septembre 1786 et les Bayard sont déboutés de leur plainte (1).

Les affaires de Bellevue continuent à périlcliter. A partir de 1788, pris dans des spéculations commerciales qui n'ont rien à voir avec la faïencerie, les Bayard sont mis en minorité et leurs créanciers participent à la gestion de la manufacture. Atteint comme les autres faïenceries françaises par la concurrence anglaise, Toul devra bientôt abandonner la terre de pipe pour ne plus faire que de la faïence commune.

La Révolution amoindrira encore les possibilités de Bellevue ; le personnel et la production baisseront alors de 75 %. En 1799, une nouvelle autorisation est nécessaire pour continuer l'exploitation ; elle sera accordée le 12 frimaire de l'An VII. Charles Bayard meurt à Toul le 13 mai 1803. Resté seul, Martin Bayard, très endetté, doit arrêter la fabrication ; il est aux abois et cherche à vendre son usine. Le 7 mai 1806, elle est achetée par un certain Frédéric Bottat dont on ne sait rien et qui disparaît l'année suivante pour faire place à *Georges Sigisbert Aubry*.

Une nouvelle page est tournée pour Bellevue qui entre alors dans la période Aubry qui sera de beaucoup la plus longue et la plus riche.

(1) Ces quatre lettres existent aux Archives Départementales de Châlons-sur-Marne où elles sont classées sous le n° C 461.

Aubry est un nom beaucoup trop répandu pour qu'on puisse cerner d'une façon très précise les origines du nouveau propriétaire. Certains ont tenté de lui trouver des ancêtres ou des collatéraux parmi les faïenciers. N'y eut-il pas à Epinal, entre 1783 et 1789, un Nicolas Aubry, ouvrier faïencier, puis marchand de faïence ? N'a-t-on pas trouvé un autre Aubry, modelleur à Saint-Clément ? Pourquoi même ne pas envisager un cousinage avec l'épouse de François Bernard, le maître faïencier des Islettes - Bois d'Epense ? (Celle-ci, en effet, était née Barbe Aubry et serait originaire de Souilly (Meuse).

Hélas, rien ne vient accréditer cette thèse. *Georges-Sigisbert Aubry* est né à Nancy le 18 janvier 1777 et fut baptisé en l'église Saint-Nicolas. Son père Sigisbert Aubry, né lui-même à Nancy (paroisse Notre-Dame) le 10 mai 1739 semble avoir quitté cette ville dès sa prime jeunesse pour n'y revenir qu'en 1767 alors qu'il est déjà marié à Catherine Chapelier. De 1775 à 1777, on le dit maître cordonnier, puis, dès 1778, il est marchand de vins et demeure rue de la Hache où il mourra, qualifié de rentier le 5 août 1815.

En remontant un peu plus dans le temps, nous pourrions préciser que ce Sigisbert, fils de Charles-François Aubry, maître cordonnier est lui-même fils de Nicolas Aubry et de Marie-Pierre dont il était né vers 1710, sans doute à Bayon, veuf en premières noces de Marie Mandré, il vint à Nancy en 1735 pour y épouser le 8 février en l'église Notre-Dame, Catherine Lapière, née à Nancy le 8 novembre 1709 de Dominique Lapière, marchand bourgeois de la ville et de François Gandillon. Ayant sacrifié à la recherche de ses ascendants, il convient maintenant de revenir à Georges-Sigisbert Aubry.

Le 19 frimaire de l'an III, on enregistre à Nancy le mariage de Georges-Sigisbert Aubry, 17 ans, officier de santé, demeurant à Nancy rue Desaux (peut-être rue des Sœurs / les "Sœurs Macarons" avaient installé leur petite entreprise dans le bas de la rue de la Hache), fils de Sigisbert Aubry, 55 ans, marchand de vins et de Catherine Chapelier avec Anne-Marie Vuillaume, 17 ans, demeurant à Nancy, rue des Fabriques, fille de Nicolas-Joseph Sigisbert Vuillaume, 42 ans, commissaire de police et de Marie Henry.

De cette union, naîtront à Nancy : Nicolas, le 5 fructidor de l'An V, Sigisbert, le 25 vendémiaire de l'An VII et Françoise Sophie le 8 thermidor de l'An XI.

Jean-Baptiste-Charles Aubry, lui, verra le jour à Toul, le 8 mai 1810, car ses parents y habitent depuis 1807. Il est indéniable que Georges-Sigisbert a fait des études. Le titre d'officier de santé qu'on lui donne jusqu'à la naissance de Sigisbert,

en est une preuve ; mais l'hérédité marchande se manifeste bientôt et il se reconvertit dans le commerce.

En 1803, il est marchand de planches et habite rue des Orphelines, toujours dans le même quartier. Appelé par ses nouvelles occupations à fréquenter des fournisseurs du bâtiment (tuilliers et briquetiers en particulier), il était normal qu'il fut un jour amené à s'intéresser à la céramique.

Est-il exact, comme certains l'affirment, qu'il soit allé faire sa formation à Saint-Clément ? Si rien ne le prouve, rien ne permet d'affirmer le contraire ; cependant si on admettait cette hypothèse, il faudrait reconnaître que son stage y fut de courte durée ; ne devait-il pas se consacrer en priorité à son commerce de bois. On peut envisager à la rigueur la vente de la faïencerie à Frédéric Bottat comme une gérance déguisée qui lui permit de travailler un an à Saint-Clément avant de prendre effectivement la direction de Bellevue en 1807. Mais était-il vraiment nécessaire que ce stage se fit à Saint-Clément ? Georges-Sigisbert aurait très bien pu se documenter, voire se former à Nancy où l'on pratiquait aussi l'art de la céramique.

– *Nicolas Lelong* y avait créé une faïencerie dès 1774 ; celle-ci était installée dans le faubourg Saint-Pierre ; certains prétendent que son existence fut assez brève.

– Monsieur Lesur signale, par ailleurs, qu'en 1787, *Christian Wildermann*, ou Willmann, venant de Fribourg en Brisgau se vit refuser l'autorisation d'ouvrir une faïencerie à Nancy et fut contraint d'en chercher une qui fut en activité. S'agissait-il de celle créée par Nicolas Lelong quelques années auparavant.

On sait, d'autre part, qu'à la fin du XVIII^e siècle, le sculpteur Clodion fit à Nancy de petits chefs-d'œuvre en terre cuite ; mais, à ce jour, on ignore où il les faisait cuire.

Vers 1801, *Haëner* père, qui fabriquait déjà des poêles en faïence se mit à faire des imitations de faïences fines anglaises dans une fabrique installée à l'emplacement du couvent des Pères bénédictins. Il est bien regrettable que la question des faïenceries de Nancy n'ait pas encore été creusée. Son étude apporterait certainement une réponse à de nombreuses énigmes faïencières. Il est fort probable que Georges-Sigisbert Aubry fut intéressé par les travaux de Haëner ; n'est-ce pas sous sa direction qu'on tentera d'introduire la fabrication des poêles en faïence ?

Il semble cependant que, pour ses débuts, le nouveau directeur ait voulu reprendre la fabrication Bayard ; le matériel n'était-il pas là ainsi qu'un certain personnel habitué à ce genre de production ? Il restait en effet, des anciens ouvriers : le mouleur

Grisselin, les Merciol, les Demangeot, les Audibert, etc... Par contre, Nicolas Remy, qui fut premier réparateur à Lunéville en 1773, puis modeleur et réparateur de figures à Toul à partir de 1779 avait abandonné son métier à la Révolution pour se convertir en cabaretier-aubergiste. On fit appel à lui pour renforcer l'équipe mais sa collaboration fut de courte durée.

Pour pallier l'insuffisance de personnel qualifié, on alla chercher des renforts dans d'autres manufactures. Le peintre *Nicolas Dupré* (le Dupré fils bien connu des amateurs de faïence) travaillait alors aux Islettes-Bois d'Épense. On le fit venir à Toul en 1807 mais il repartit bientôt pour l'Argonne où on le retrouve à Froidos dès 1809. Un certain *Jacques Brières* arrive à Bellevue et y travaille jusqu'en 1818. Peut-être s'agit-il de ce Brières cité par Monsieur Lesur et qui fut copropriétaire d'une faïencerie à Paris de l'An II à l'An VIII avant de faire faillite. Cette supposition semble confirmée par le fait que notre Jacques Brières, tout en restant domicilié à Bellevue, y devint cabaretier à partir de 1819 ; on peut admettre qu'en raison de sa fatigue ou de son âge, la direction a fait de lui une sorte de cantinier.

La présence à Bellevue où on le dit domicilié en 1809, d'un certain *Pierre Lebon*, serrurier de son état, laisse deviner une tentative de reconversion de la fabrication et un glissement discret de la vaisselle vers le poêle de faïence. Hélas ! dès 1810, Pierre Lebon a quitté Bellevue et habite en ville, rue de la Porte de France. Aurait-il déçu la direction ? Les essais auraient-ils été décevants ? Toutes les suppositions sont permises.

Alors, on envisage de renforcer la vaissellerie et l'année 1811 voit arriver :

- *Charles Lamotte*, peintre en cailloutage, originaire de Sarreguemines.
- *Nicolas-Emmanuel Masson*, peintre en Japon mais dont le 2^e prénom qui évoque Emmanuel Héré, peut le faire croire natif de Nancy et de Lunéville.
- *Jules-Christophe Spaeth*, faïencier venu de Nancy où il habitait encore en 1802 (renseignement qui nous confirme l'existence d'une faïencerie à Nancy à cette époque.
- L'année 1812 voit enfin arriver le premier ouvrier-poêlier ; c'est un certain *Alexandre Didier Saugain*, âgé de 29 ans ; il sera bientôt suivi d'un serrurier *Nicolas Kessler*.

La fabrication des poêles en faïence est désormais lancée ; Bellevue y excellerait. Georges-Sigisbert Aubry a tout fait pour cela ; il a même envoyé son fils Sigisbert apprendre le métier à Strasbourg. Les précisions données à l'occasion de son mariage, célébré à Toul le 7 juillet 1826, le confirment :

"Mariage de Sigisbert Aubry, poêlier, né à Nancy le 25 vendémiaire de l'An VII (16 octobre 1798) domicilié de droit à Toul et de fait à Strasbourg, fils de Georges-Sigisbert Aubry, propriétaire de la manufacture de faïence de Bellevue, etc..."

Poêles et vaisselle vont désormais marcher de pair ; toutefois, la présence à la faïencerie de Bellevue, où il demeure en 1815, de *Jean-Michel Lévêque*, peintre en miniature, semble prouver qu'on n'y fait pas que de la vaisselle commune.

Ces deux branches d'activité ne suffisent pas à l'ardent directeur. Nous avons vu plus haut qu'il avait été autrefois en relation d'affaires avec des entrepreneurs de bâtiment ; après leur avoir vendu des planches, il veut maintenant leur fournir des tuiles et des briques. L'existence de cette nouvelle branche d'activité se trouve confirmée par la présence à Bellevue dès 1816-1818 de tuiliers comme *Sébastien-Joseph* et *Jean Gérard*.

Désormais, la multiplicité des fabrications est devenue la règle à Bellevue ; elle sera maintenue pendant plus d'un siècle. Dès 1838, Sigisbert Aubry a dû revenir à Bellevue pour aider son père, fatigué par une vie de labeur et qui mourra à Toul le 14 mars 1839, âgé seulement de 62 ans. Sous la direction de Sigisbert, assisté de son jeune frère Jean-Baptiste-Charles, l'importance et la réputation de la manufacture ne feront que s'accroître. Le père a donné l'élan ; rien n'arrêtera les fils.

A la mort de Sigisbert Aubry, survenue le 14 mai 1860, son fils *Jules-Nicolas*, né en 1827 ou 1828 et vraisemblablement à Strasbourg lui succèdera avec la même volonté et le même dynamisme. Tous ses descendants continueront par la suite à maintenir et amplifier l'œuvre familiale malgré les tribulations et trois guerres dont la dernière malheureusement, lui sera fatale.

Le temps manque pour énumérer toutes les productions, tant usuelles qu'artistiques, dûes à la manufacture de Toul-Bellevue ; un simple coup d'œil jeté aux innombrables médailles obtenues par elle dans les nombreux concours où elle se présenta, montre le haut degré auquel elle était parvenue.

Léon ANCEMENT